



## Le manifeste écologiste contemporain et la résistance du dire : guillemets, italique et boucles réflexives

**Julien Rault**

Université de Poitiers, France

[julien.rault@univ-poitiers.fr](mailto:julien.rault@univ-poitiers.fr)

<https://orcid.org/0009-0006-3769-7544>

Reçu le 20-05-2025 / Évalué le 29-09-2025 / Accepté le 24-10-2025

### Résumé

Cet article se propose d'interroger les modalités de la réflexivité langagière dans les manifestes écologistes contemporains (publiés entre 2019 et 2023) et, partant, les phénomènes d'exhibition de la problématique coïncidence du mot à la chose. Il analysera comment, en œuvrant dans l'opacité critique à l'aide de marqueurs typographiques comme les topogrammes de l'italique et des guillemets, mais aussi de gloses métalinguistiques, les discours manifestaires écologistes témoignent d'une conscience et d'une vigilance linguistiques aiguës. Cet effort constant pour agiter les sédiments idéologiques tapis au fond des mots atteste bien de l'impérieux besoin de procéder à un *décrassage* lexical pour commencer à ambitionner une possible efficacité, sinon performativité, du discours.

**Mots-clés** : manifeste, écologie, ponctuation, guillemets, italique

### Il manifesto ecologista contemporaneo e la resistenza del dire : virgolette, corsivo e commenti metariflessivi

### Riassunto

Con il presente articolo ci proponiamo d'interrogare le modalità di riflessività linguistica presenti nei manifesti ecologisti coevi (pubblicati tra il 2019 e il 2023) e, quindi, i fenomeni che mostrano la coincidenza problematica tra le parole e le cose. Analizzeremo in che modo, operando nell'opacità critica con l'aiuto delle marche tipografiche come il corsivo e le virgolette, nonché delle glosse metalinguistiche, i discorsi dei manifesti ecologisti sono l'espressione di una consapevolezza e di un'attenzione linguistica profonda. Lo sforzo di rimettere costantemente in discussione l'ideologia sedimentata dietro le parole testimonia proprio il bisogno imperativo di effettuare una *pulizia* lessicale al fine di cominciare ad ambire a un'efficacia possibile, se non a una performatività, del discorso.

**Parole chiave**: manifesto, ecologia, punteggiature, virgolette, corsivo

## The Contemporary Ecologist Manifesto and the Resistance of Saying: Quotation Marks, Italics, and Metareflective Commentary

### Abstract

In this article, we aim to examine the forms of linguistic reflexivity found in contemporary ecological manifestos (published between 2019 and 2023) and, therefore, the phenomena that reveal the problematic alignment between words and things. We analyze how, by operating within critical opacity through the use of typographic markers such as italics and quotation marks, as well as metalinguistic glosses, the discourse of ecological manifestos expresses a deep linguistic awareness and attentiveness. The effort to continually question the sedimented ideology behind words reflects precisely the imperative need to carry out a lexical cleansing in order to begin to aspire to a possible—if not performative—effectiveness of discourse.

**Keywords:** manifesto, ecology, punctuation, quotation marks, italics

### Introduction

Selon Jean-Marie Gleize, qui a participé en France à l'un des numéros pionniers pour l'étude du genre, le manifeste, au même titre que la préface, est travaillé « par un désir de théorie, c'est-à-dire un désir d'ordre » (Gleize, 1980 : 12). On comprend ainsi pourquoi sa poétique peut reposer sur une forme de tension, plus ou moins dynamique, entre ordre (théorique) et désordre (discursif). Car s'il souhaite instituer et mettre en forme, le manifeste, pour dogmatique qu'il soit, témoigne aussi souvent d'une volonté d'inquiéter le discours (Foucault, 1971). La parole qui émerge cherche le plus souvent à s'affranchir des procédures habituelles de contrôle, à l'image de ce que Camille Bloomfield et Audrey Ziane appellent ailleurs des « gestes d'indiscipline » (Bloomfield, Ziane, 2018 : 9). Lorsque l'on songe à la nécessaire exemplification qui permet au manifeste d'exposer une nouvelle façon d'appréhender le monde tout en l'illustrant immédiatement par une proposition formelle, linguistique ou stylistique, l'enjeu semble évident. Le manifeste procède d'un geste inaugural qui épouse le principe de la table rase – pour mieux instaurer un nouvel ordre. Mais, de même qu'il ne peut rompre complètement avec « son environnement culturel » (Abastado, 1980 : 9), il doit aussi composer avec son *environnement linguistique*, exhiber les enjeux de dénomination à l'œuvre, déparer les vieux mots de leurs implicites ou encore réveiller la

dormance de certains autres dont on suppose qu'ils conservent encore, derrière le sommeil apparent, leur pouvoir de germination.

Dans l'analyse qui suit, nous avons fait le choix de convoquer des textes relevant de courants politiques variés (du plus radical au plus modéré) et de genres de discours différents. Si la plupart sont explicitement assimilés à des manifestes (dans le titre, dans le paratexte ou dans la présentation éditoriale qui les accompagne), d'autres sont simplement apparentés : il s'agit alors de textes que l'on pourrait qualifier « de revendication », appels ou entretiens réunis sous un titre jussif et programmatique, qui présentent de nombreuses similitudes stylistiques avec le discours manifestaire proprement dit, à commencer par celles que nous explorons ici. Ce faisant, nous souhaitons montrer qu'il existe une tendance globale de ce genre de discours à agir non seulement *par* mais aussi *sur* le discours, à faire retour sur le langage, et que cette tendance globale est particulièrement saillante, pour ne pas dire systématique, dans les discours écologistes contemporains. Ici, les mots apparaissent fréquemment en usage et en mention, pris dans des boucles réflexives, épinglés par les guillemets ou remotivés par l'italique, mis à distance ou revendiqués<sup>1</sup>. La suspicion salutaire des manifestes écologistes à l'égard des vocables se comprend par le besoin de se défaire instamment d'une représentation du monde et du vivant engluée dans un paradigme lexical obsolète et délétère (des mots usés, des mots-masques, des mots œuvrant au *statu quo*, tributaires d'une idéologie fondée intrinsèquement sur le consumérisme). Et donc par la nécessité de trouver ou de retrouver le plus rapidement possible une parole efficace et agissante : en ce sens étroit, le discours manifestaire est performatif ou illocutionnaire, au moins dans ses prétentions : à travers la vigueur de son verbe renouvelé, il souhaite faire advenir une autre réalité (Filliolet, 1980 : 24). Et la tentative pour se déprendre de certains vocables et usages revêt souvent la forme de préventions métalinguistiques liminaires, comme en témoignent les premières phrases du manifeste *Reprendre, Démanteler, Communiser. Éléments pour une politique terrestre du soulèvement* : « C'est

---

<sup>1</sup> Activité modalisatrice qui montre l'inévitable travail de négociation impliqué par les mots dans ce champ discursif puisque « c'est en effet dans le lexique que se joue sans doute avec le plus d'acuité la rencontre entre le scientifique et le social (voir par exemple Gaudin, 1993), l'expert et la société civile, le militant et l'opérateur économique, si l'on songe aux problématiques d'acceptabilité des termes, des querelles de nomination » (Bonnet, Geslin, 2019 : 10).

que les mots de la vieille politique – y compris de la vieille politique de gauche – sont usés jusqu'à la corde, et que les voies classiques réformistes de contestation sont épuisées et impuissantes » (2023 : 6). Quand ce n'est pas le mot même de « politique » qui devient l'objet d'une déprise : « Le 'jeu politique' concentré sur la recherche de voix lors des élections a fini par rendre inutile la politisation citoyenne puisque le mot 'politique' ne recouvre de plus en plus que des promesses et des élections ». Dans cet extrait du *Manifeste Écolo*, publié en ligne (2022) par la coop EELV, le phénomène est d'autant plus perceptible qu'il repose sur un isolexisme (« jeu politique », « politisation », « le mot 'politique' ») sur lequel se fonde une gradation réflexive : la modalisation autonymique initiale est la première étape qui permet ensuite au discours de procéder à l'extraction du signe « politique » devenu complètement autonome. Et l'on voit bien ici que la réflexion métalinguistique est le point central de l'argumentation : la politisation elle-même est devenue inutile puisque le mot de « politique » ne renvoie plus qu'au jeu (électoral). En d'autres termes : la dépravation du mot rend complexe ou caduque l'actualisation de la chose.

### **1. Résistance du dire : ça va de soi et neutralité du langage**

La réflexivité langagière est une composante essentielle de l'écriture de ce type de manifeste puisque ces considérations vont de pair avec la nécessaire réflexion sur les conditions de mise en œuvre d'une rupture radicale. L'hétérogénéité montrée qui se déploie atteste d'un positionnement critique indispensable vis-à-vis des mots usuels, des mots des autres. Pour le dire avec la linguiste Jacqueline Authier-Revuz : « Si le langage, le dire, les mots sont de l'ordre de 'ce qui va de soi', de ce qu'on utilise sans y penser, qu'on 'traverse' sans le percevoir dans son mouvement vers les choses (qu'on nomme) et les autres (à qui on s'adresse), si on est 'installé' dans une sorte de neutralité tranquille dans le langage... je ne pense pas qu'on devienne linguiste ou écrivain. » (Authier-Revuz, 2007 : 116). Ce propos pourrait très bien être transposé à l'écriture manifestaire et au discours politique pour peu qu'il se veuille un tant soit peu progressiste. De la même façon que l'on ne devient pas véritablement écrivain ou linguiste si l'on considère que les mots vont de soi, il ne doit pas

être possible de proposer un discours de rupture, radicalement nouveau, si l'on ne prend pas en considération la problématique adéquation du mot à la chose, si l'on ne tient pas compte de la « multitude de fils idéologiques » dont « les mots sont tissés » (Bakhtine, 1977 : 37-38), si l'on ne lutte pas contre le *ça va de soi* et la neutralité supposée du langage. Évidemment, la première manifestation possible de cette défiance vis-à-vis des mots peut consister en un emploi parfois conséquent de signes typographiques susceptibles de modaliser le discours, et de procéder à un « arrêt-sur-mot », selon l'expression désormais consacrée de la linguiste (Authier-Revuz, 2007). Emploi qui est une façon d'exhiber la résistance du dire et donc aussi une façon de résister, ne serait-ce qu'à l'évidence du déjà-nommé ; ce que d'ailleurs Jacqueline Authier-Revuz met elle-même en abyme en employant une abondance de guillemets qui permettent de modaliser le discours, de signaler l'inadéquation entre le mot et la chose, de déjouer un peu le déjà-dit. C'est bien en s'inscrivant dans le processus de dialogisation que le discours « peut s'individualiser et s'élaborer stylistiquement », trouver sa forme, « se faire » (Authier-Revuz, 2020 : 342) pour mieux, sans doute, *faire faire*.

Parmi toutes les modalités de distanciation à disposition dans la langue, propres à signaler l'hétérogène, le topogramme des guillemets<sup>2</sup> offre un poste d'observation de choix. Outre la réflexion liminaire possible sur les mots et le langage, on le retrouvera par exemple au terme d'une glose dénominative afin d'étiqueter une nouvelle terminologie : « Nous appellerons cette vision : 'politique du vivant' » (Weber, Kurt, 2021 : 43-44). Cet énoncé, que l'on rencontre dans les dernières pages du court texte *Réensauvagez-vous ! Pour une politique du vivant*, illustre la prédisposition du manifeste, et notamment du manifeste écologiste, à procéder à des actes de baptême pour mieux proposer une nouvelle grille de lecture et donc une autre façon de penser et d'être au monde.

---

<sup>2</sup> Le mot « topogramme » renvoie au graphème ponctuo-typographique, « qui contribue à la production du sens, en tant qu'organisateur de la séquentialité et indicateur syntagmatique et énonciatif » selon la terminologie proposée par Jacques Anis (1988 : 246) qui distingue ainsi des topogrammes non-liés ou libres (comme les guillemets) des topogrammes liés, qui se manifestent à travers le support alphabétique (comme l'italique). Appartenant avec les guillemets aux marques explicites de discours rapporté, l'italique apparaît aussi dans la catégorie du marqueur expressif, dans la typologie de Jacques Anis. De son côté, Franck Neveu les réunit en tant que « faits de modulation » (2000 : 201-216).

On retrouve cette même attention portée à la dénomination au seuil du manifeste *Faire écologie ensemble* (Falco, 2023 : 6) : « Nous sommes aujourd’hui dans une tension moins immédiate mais plus sournoise, dans une ‘drôle de transition’, annoncée mais pas encore commencée. Il faudrait d’ailleurs la qualifier de ‘transformation’ écologique, puisqu’elle devrait s’apparenter à une véritable redirection paradigmatique plutôt qu’à un simple glissement superficiel. » Les termes métalinguistiques tels que « appeler » ou « qualifier » abondent dans les propos inauguraux de ce type de discours. Une abondance qui met en évidence le jeu de substitution lexicale indispensable à effectuer en premier lieu pour se départir d’un étiquetage trompeur et contre-productif : l’expression guillemetée « drôle de transition » est aussitôt suivie d’un autre terme modalisé par les guillemets destiné à la supplanter. Mais il est possible aussi de prendre acte d’une dénomination usuelle, dans un double mouvement de désistement et de revendication : « il manque un lieu pour cette préoccupation Écolo, pour rendre vivantes une conscience et une culture écologique du ‘peuple de gauche’ puisque nous n’échapperons pas à ce vocable... ». Dans cet énoncé du *Manifeste Écolo*<sup>3</sup>, l’assignation identitaire consacrée par l’usage est mise à distance par les guillemets de modalisation autonymique, signaux d’une réticence immédiatement explicitée par une glose. La conformisation au discours doxique s’explique alors par une anticipation de la stéréotypie discursive : puisqu’ils ne manqueront pas de nous nommer ainsi, autant endosser dès à présent cette dénomination. Une fois encore, la conscience et la vigilance linguistiques du manifeste écologiste sont, dans les premières lignes, particulièrement saillantes. Le langage, par de constants retours sur lui-même, est objet de surveillance, d’évaluation, de prévenance et de commentaire.

---

<sup>3</sup> Les guillemets abondent particulièrement dans ce manifeste construit pour l’essentiel sur un phénomène d’échos et de rebonds intertextuels et interdiscursifs : « Pour cela nous avons dépassé les attitudes ‘de bonne guerre’ et les rapports ‘un peu rugueux’ des différents supporters de chaque candidat à la présidentielle » ; « cette préoccupation est aujourd’hui un engagement ‘gazeux’ difficilement efficace et au parcours erratique » ; « Les ‘partisans’ engagés dans ces partis se fondent dans ce qu’ils combattent, c’est ‘normal’ et c’est humain, d’où l’anathème ‘tous pourris’ » ; « Pourtant ces acteurs de la ‘désobéissance’, de ce ‘pas de côté’ démontrent tous les jours que ‘c’est possible’ en mobilisant une énergie qui ‘fabrique’ un monde alternatif » ; « Le ‘champ politique’ est désormais confié exclusivement à nos élus ayant passé le barrage initiatique leur octroyant la légitimité de ‘l’émancipation politique’, la population étant considérée comme n’ayant pas suffisamment de jugement... ».

## 2. Usage, mention et glose : distanciation critique

La précaution oratoire est aussi prégnante lorsqu'il s'agit de redéfinir ou de spécifier le sens d'un terme communément admis mais galvaudé et usé. Tel le mot « naturel », que le discours liminaire d'Isabelle Stengers emploie mais uniquement comme autonome, pour en relever la vacuité sémantique : « L'adjectif 'naturel', qui implique qu'il y a un 'ordre' de la nature, s'est vidé de toute signification. Et avec lui, le grand conflit entre ceux qui invoquent l'adjectif 'naturel' comme une norme et ceux qui font de la lutte contre cette norme un devoir. J'aime bien dire qu'il n'y a rien de 'naturel' dans la nature [...] » (Stengers, 2019 : 13-14). Dans une démarche analogue, le manifeste avance parfois en deux temps, joignant à l'usage la mention :

*Le temps est-il venu d'un discours radical ? Depuis des années, cet adjectif sert surtout à disqualifier les militants écologistes, auxquels on reproche pêle-mêle naïveté, jusqu'au-boutisme et hystérie. La 'radicalité' devient alors un simpliste et fallacieux synonyme d'extrémisme', loin du sens de son étymologie latine radix, la 'racine'. (Falco, 2023 : 6).*

La conscience rhétorique du manifeste se traduit donc par une réflexivité immédiate : le mot employé d'abord en usage est aussitôt mis en mention, et redoublé de commentaires métadiscursifs impliquant des équivalences synonymiques et autres détours étymologiques. On retrouve ce phénomène à l'ouverture du *Manifeste du musée* qui expose les tenants d'une *justice environnementale* : « [Les humains] se sont diversifiés physiquement, génétiquement et culturellement en lien avec leur environnement tout en modifiant celui-ci en retour. Ce que l'on appelle 'environnement' est ainsi un ensemble complexe de milieux anthropisés, c'est-à-dire transformés par l'humain, et de milieux naturels » (Belaïdi *et al.*, 2023 : 15). Le mot « environnement », particulièrement polysémique et polyvalent<sup>4</sup>, tout comme le mot « naturel », apparaît dans un premier temps en usage, mais fait l'objet dans un second temps d'une boucle réflexive qui, en le faisant intervenir en mention, vient en spécifier la portée sémantique non pas selon un ailleurs de la nomination, dans une logique

---

<sup>4</sup> Dans « Les mots de l'écologie », en 1994, Geneviève Petiot constatait déjà la richesse et l'inévitable « flou sémantique » de ce mot dans le discours écologiste (Petiot, 1994 : 73).

d'emprunt (avec un « on » doxique), mais bien comme une revendication de l'instance énonciative – on notera d'ailleurs que cette glose définitionnelle est elle-même prise dans une deuxième boucle avec la locution reformulative « c'est-à-dire » : le manifeste, qui prend parfois les allures d'un « Grand Discours Didactique » (Gleize, 1980 : 12-14), use d'un luxe de préventions liminaires pour mieux circonscrire la portée sémantique de son lexique, et ce dès l'ouverture : à la suite de cette première excursion interviennent deux autres spécifications sur le même modèle : « [...] les chercheurs en sciences humaines analysent de manière 'intersectionnelle', c'est-à-dire en prenant en compte les effets combinés de tous les facteurs », « Le risque est une vulnérabilité combinée à un aléa (c'est-à-dire la probabilité qu'un événement survienne) » (Belaïdi *et al*, 2023 : 18, 19). Le discours progresse ainsi, accolant à chaque terme une périphrase définitionnelle, par le biais de diverses gloses métalinguistiques (« ce qu'on appelle », « c'est-à-dire ») qui visent à préciser tantôt un sens usuel tantôt un sens plus spécifique.

### **3. Modalisation autonymique : les mots *hypocrites***

Mais les guillemets interviennent le plus souvent comme des signaux pour singer l'ineptie d'une vulgate et témoigner d'un geste de désolidarisation, y compris pour les expressions métalinguistiques elles-mêmes : « La 'rhétorique du pragmatisme' imposée par un système inquiet d'être remis en question parvient pourtant à ses fins » (Falco, 2023 : 7) ; en dehors de ce phénomène singulier d'étiquetage, la modalisation autonymique concerne la plupart du temps des mots usuels, repris à la doxa, comme dans ces extraits du *Manifeste pour une écologie du monde qui vient* : « Assez de temps perdu à suivre les partisans de 'l'accompagnement' pour mieux justifier l'inaction. », « Le fameux 'bon sens' de la protection de l'environnement ou les 'petits gestes' du quotidien, comme le Grand Soir, n'y suffisent pas » (2019 : 8, 9). *Accompagnement*, *bon sens* et *petits gestes* sont ainsi renvoyés, par l'opération de modalisation autonymique (qui explicite la bivocalité ironique), à un *ça va de soi* langagier avec lequel il s'agit désormais de rompre : exemplifiant ce phénomène de l'évidence (trompeuse), l'argument marketing et fallacieux du *bon sens*

figure assurément au premier plan. L'étiquetage par les guillemets permet aussi, lorsqu'il devient massif, d'extraire par un effet d'écho et de mise en réseau les implicites frayant derrière chaque vocable. Ainsi, on rencontre dans ce même manifeste une série de guillemetages éloquente :

*Dans cette approche, les ressources naturelles ne peuvent plus être considérées comme de simples 'inputs' dans la fonction productive de l'espèce humaine ou comme des milieux hostiles à 'aménager' au nom du 'confort' et du 'progrès', mais comme une partie des 'communs' qui garantissent l'existence même de la vie que l'humain partage avec les autres espèces vivantes. (2019 : 19).*

L'emploi des guillemets procède à une forme d'extraction qui exhibe les paradigmes lexicaux possibles : ainsi, le mot « commun », lui-même guillemeté, pourra se substituer plus facilement aux autres, par un jeu d'équivalences fondé sur la modalisation autonymique. De son côté, Aurélien Barrau, astrophysicien et militant écologiste qui a suffisamment insisté sur l'importance de repenser les mots avec lesquels nous sommes contraints de penser, si l'on veut pouvoir tenir un discours qui soit un tant soit peu efficace, use aussi abondamment de toutes les modalités de distanciation possibles : « observant aujourd'hui tous les partisans zélés d'un prétendu 'progrès' qui extermine le vivant », « Que les délinquants en costume osent qualifier de 'progrès' le délire techno-nihiliste qui consiste à... », « tant que nous considérerons que la construction d'un parking en lieu et place d'un espace gorgé de vie est un 'progrès', le bilan carbone n'aura pas vraiment d'importance » (Barrau, 2022 : 6, 13). Le mot de « progrès », tel qu'employé aujourd'hui, charriant avec lui tout un cortège de présupposés positifs, ne peut plus être employé qu'entre guillemets, surmodalisé au sein d'énoncés métadiscursifs mettant en question nos dénominations usuelles et notre grille de lecture. Dans un « Appel à désertier » aux allures de manifeste prononcé par des agros bifurqueurs lors de la remise des diplômes en avril 2022, les modalisations autonymiques abondent elles aussi dans les premières lignes :

*Nous ne voyons pas les ravages écologiques et sociaux comme des 'enjeux' ou des 'défis' auxquels nous devrions trouver des 'solutions' en tant qu'ingénieuses. Nous ne croyons pas que nous avons besoin de 'toutes les agricultures' ; [...] Nous ne croyons ni au développement durable, ni à la croissance verte, ni à la 'transition écologique', une expression qui sous-entend que la société pourra devenir soutenable sans qu'on se débarrasse de l'ordre social dominant. (2022).*

Les mots épinglés sont bien les mots du discours dominant, mis à distance ici par des guillemets qui, lorsqu'ils ne sont pas explicitement glosés (par une tournure métaénonciative introductive du type « entre guillemets »), peuvent se traduire à l'oral par une gestualisation de graphie : au cours de la prise de parole, les bras de l'oratrice se lèvent à plusieurs reprises à l'ouverture du propos et les doigts venant mimer des guillemets de désolidarisation s'accrochent à la plupart des vocables inauguraux pour en dénoncer le caractère inepte et fallacieux et faire entendre toute une hypocrite rhétorique : « enjeux », « défis », « solutions »...

#### **4. Des guillemets de désistement à l'italique de revendication : défamiliarisation et remotivation**

À l'inverse, par l'emploi de l'italique qui permettra de déployer tout ce qui était sémantiquement latent et d'ouvrir le mot à tous les possibles, le manifeste peut signaler les termes qu'il choisit d'endosser, en remotivant leur signification première ou en faisant jouer la polysémie. Avec ces deux topogrammes, on passe ainsi du désistement par le guillemetage à la revendication sous le sceau de l'italique<sup>5</sup>, comme en témoignent les usages du manifeste *Reprendre, Démanteler, Communiser. Éléments pour une politique terrestre du soulèvement* : « rendre la souveraineté à ceux et celles qui font le travail, à ceux et celles qui font tourner la machine, et peuvent pour cette raison même la démanteler, la désarmer. De l'écologie à la *lutte de classe révolutionnaire* » (2023 : 19). Les termes marqués par l'italique participent d'une volonté d'écho et de défigement au regard de ce qui s'apparente à des paroles gelées, selon la célèbre parabole rabelaisienne. Par ce biais, il s'agit non seulement de faire entendre la langue commune mais aussi de redonner un sens plein (et donc aussi premier) aux expressions courantes et galvaudées telles que *faire le travail* ou *faire tourner la machine*, de signaler aussi une revendication assumée face à des formules (*lutte de classe révolutionnaire*) qui portent sans doute un peu trop

---

<sup>5</sup> On peut renvoyer ici à la description fondatrice proposée par Antoine Compagnon qui évoque l'idée d'une « insistance » marquée par l'italique, ou d'une « surenchère de l'auteur », d'une « revendication de l'énonciation ». Ainsi, « l'italique équivaldrait à Je souligne ou 'c'est bien moi qui le dis' » (Compagnon, 1979 : 41).

les stigmates de l'histoire, appartenant à une vulgate à laquelle on essaie surtout de redonner un semblant de vigueur et de contemporanéité. Loin de fonctionner sur le mode de la « légère distance ethnographique », pour « souligner le 'prélèvement' d'un terme pittoresque » (Hamon, 1996 : 85), l'italique ici sert à revendiquer. Par son caractère oblique, il figure un chemin de traverse qui fait dévier le mot deux fois : de sa trajectoire sémantique ordinaire comme de celle, orthogonale, du cours habituel de la phrase. Étranger à la phrase mais aussi un peu à lui-même, isolé, le mot peut être remotivé, littéralement et dans tous les sens. Et le surcroît d'intensité porté par le topogramme lié vient lui conférer la possibilité de frayer de nouvelles voies.

Le passage significatif d'une forme de marquage énonciatif à l'autre, au sein d'un même énoncé, offre alors un exemple très éloquent de ce rapport singulier au langage, au sein duquel la défamiliarisation (l'étranglement linguistique si l'on veut), opérée par ces modalisateurs typographiques, semble œuvrer à la « délégitimation » (Ginzburg, 1998). Ainsi, dans le *Manifeste pour les « produits » de hautes nécessités*, qui revendique le poétique face au prosaïque et exprime le désir d'un épanouissement humain « dans l'horizontale plénitude du vivant », la présence de guillemets dès le titre alerte sur un désistement lexical au regard d'une confiscation idéologique : et si le mot « produit » pouvait être habité par autre chose que la marchandise ? Une bonne part de ce discours manifestaire consistera ensuite à se déprendre de formules labellisées et formatées pour rouvrir les sens tapis dans l'ombre : « Dès lors, derrière le prosaïque du 'pouvoir d'achat', ou du 'panier de la ménagère', se profile l'essentiel de ce qui nous manque et qui donne du sens à l'existence, à savoir : *le poétique*. » (2009 : 3). Nombre de mots se trouvent ainsi épinglés, mis à distance (« consommateur », « producteur », « produits », « haute nécessité », « Marché », « plein emploi », etc.) et mis en regard d'expressions pleinement remotivées par l'italique : *expérience politique, amplification de l'imaginaire, stimulation des facultés cognitives, entrer en Relation...* En basculant en régime poétique, toute la constellation lexicale néolibérale, dans laquelle gravitent les formules « haute nécessité », « valeur-travail », « plein-emploi », prend une tout autre coloration. C'est aussi le cas dans le *Manifeste pour l'écologie humaine* de Jean-Hugues Barthélémy qui veille

bien, dès l'ouverture, à se désister d'abord de certains vocables par les guillemets pour mieux en ressaisir d'autres par l'italique, le tout au sein d'observations métalinguistiques portant sur certaines expressions, étranges autant que fréquentes : « Pourtant, la différence même entre besoin et désir est devenue obscure à beaucoup d'entre nous, parce que nos 'sociétés de consommation' sont des *sociétés du Désir* en lesquelles les désirs finissent par se prendre pour des besoins. En témoigne l'étrange mais fréquente expression 'création de besoins', dont l'objet est en réalité une création de *désirs*. » (Barthélémy, 2022 : 12-13). Saturé dès les premières pages par l'italique (*animal désirant, loi du Désir, santé psychosociale, consumérisme, ce qui détruit*, etc.), le discours inaugural avance ici en deux temps, alternant guillemets puis italique pour mieux exemplifier la distinction sémantique exposée. Les guillemets encadrant « besoin » et « consommation » servent ici le marquage d'une dénomination pervertie, sinon perverse, et ostracisent les vocables, quand l'italique vient de son côté donner au mot *désir* tout le rayonnement de la coïncidence mot/chose retrouvée et manifeste, pour reprendre les mots d'Elisabeth Cardonne Arlyck, « un degré hyperbolique d'adéquation », une « extrême propriété » (1980 : 75).

Dans l'entretien-manifeste que Carole Guilbaud mène avec Aurélien Barrau, le mouvement de déprise et de reprise que traduit l'intervention des guillemets laissant place à l'italique est particulièrement saillant : « De la même manière, il existerait des 'réalités économiques'. C'est faux. [...] Rien à voir avec le CO<sub>2</sub> rejeté dans l'atmosphère qui, quant à lui, constitue effectivement une *réalité définitive*. », « 'Sauver le climat' sans revoir *totale*ment nos valeurs... », « Ce n'est ni par la création de commissions et de comités, ni par l'instauration systématique du fameux 'rapport de force' [...] qu'un *tout autre monde* pourra jaillir » (2022 : 8, 13, 21). L'arrêt sur mot est constant. La vigilance linguistique aiguë. Ici la collusion des guillemets, qui épingle le prêt-à-penser de nos expressions toutes faites – parfois accompagnés du conditionnel (« il existerait ») ou de l'ironie (« le fameux ») – et de l'italique, qui remobilise sémantiquement les vocables et produit un surcroît d'intensité, problématise au plus haut point le langage et les usages. Face à l'affadissement sémantique de certains de nos vieux mots, devenus lieux communs inertes quand ils ne sont pas

toxiques, le discours illustre un glissement vers d'autres expressions communes complètement remotivées par l'italique (*totalemment, tout autre monde...*) et, ce faisant, exemplifie très bien le paradoxe de nos assertions et de nos actions : comment pouvons-nous prétendre *tout* changer en continuant d'user des paroles gelées de la pensée dominante ? Comment espérer une révolution alors que la fadeur de notre verbe n'épouse absolument pas la vigueur des enjeux et pire, qu'elle la neutralise, l'occulte, la dissout ? L'inversion sémantique orwellienne, qui a fait du « progrès » l'équivalent synonymique de la *catastrophe*, doit être déjouée en opérant un renversement terminologique complet.

## 5. Italique et flibusterie lexicale

D'autres manifestes écologistes effectuent le même geste mais en se débarrassant complètement du *stigmaté* des guillemets, pour reprendre la métaphore d'Antoine Compagnon (1979 : 31), afin de privilégier exclusivement ou presque l'italique. Et révèlent sans doute en cela un changement de posture énonciative et un infléchissement du type de discours. Si la prédilection pour les guillemets indique davantage une non-coïncidence mot/chose, une défaillance du langage, un sujet inquiet, elle oriente aussi le discours, et le manifeste qui le porte, du côté du réquisitoire, étrillant les mots de l'autre et le lexique dominant. À l'inverse, l'usage plus conséquent, ou exclusif, de l'italique, induit le plus souvent une énonciation maîtresse d'elle-même, plus assurée et confiante et un discours prenant plus volontiers la forme du plaidoyer, avançant dans une réflexivité critique plus positive en quelque sorte. Le manifeste *Pour une écologie pirate* de Fatima Ouassak (2023) présente un usage quasi-exclusif du même modalisateur typographique dans tous les cas de figure. Ainsi, par l'italique, il fait entendre le discours de l'autre, un discours figé, stigmatisant, insultant. Et donne alors à ces interventions lexicales récurrentes un air de sommation que ne leur auraient pas conféré les guillemets. L'italique a la figure d'une assignation. Davantage que les guillemets qui rejettent le mot dans un ailleurs, ce topogramme lié marque l'ancrage dans le discours et matérialise l'intensité du halo qui nimbe chaque vocable. Pour décrire la condition de la population descendante de l'immigration postcoloniale, les

mots *utile, condition utilitaire, désancrage, désancrer, errance, oisiveté, oisif, traîner dehors, traînent* reviennent inlassablement au fil des paragraphes (2023 : 38-42), lestés par le dialogisme italique qui fait entendre tout le poids d'un imaginaire et d'une idéologie bien *ancrés* quant à eux dans nos représentations. En faisant le pari de forger un projet écologiste partant des quartiers populaires et tourné vers l'Afrique, Fatima Ouassak n'a pas d'autre choix que d'en passer par les mots hégémoniques de notre contemporain. Non pour s'en débarrasser ou pour les retourner à la façon d'un stigmaté mais bien pour donner à les voir, les rendre typographiquement saillants. Et traduire, par le topogramme lié, le mépris consubstantiel à ces vocables usuels. Et si le stigmaté doit être l'objet d'un retournement, c'est bien davantage dans le sens d'un retour à l'envoyeur, comme l'illustre cette glose métalinguistique finale : « Les États européens criminalisent des humains qui ne font rien d'autre que circuler. Ils construisent des prisons où les enfermer, y compris les enfants – enfermer et terroriser un enfant parce qu'il a pris la mer : voilà qui peut être qualifié de *radical*. » (2023 : 168). L'importance de la réflexivité langagière dans ce manifeste atteste d'une contrainte, d'une obligation même, pour une catégorie de la population qui se trouve, plus largement que d'autres, « condamnée à flibuster » dans la manière de se présenter au monde, selon la très belle expression de l'autrice. D'une certaine façon, le parti pris de l'italique offre ici la traduction typographique d'une première forme de flibusterie lexicale. Mais l'italique permet aussi de remotiver le discours figé afin de mieux le revendiquer dans un même mouvement. Là encore, non pas comme un retournement de stigmaté mais bien pour redonner du sens (positif) à des expressions usées, fossilisées et/ou fallacieuses. Il en va ainsi notamment de l'expression *habitants des quartiers populaires* qui fait l'objet d'une intéressante considération métadiscursive relevant de ce que Jacqueline Authier-Revuz pourrait appeler « l'explicitation univocisante<sup>6</sup> » (1995 : 92) :

---

<sup>6</sup> « Il est clair que la figure par laquelle un énonciateur, réflexivement, double le dire d'une unité d'une explicitation univocisante du sens de cette unité dans son dire, constitue, en soi, une rupture du 'qui va de soi' du un des mots et de leur sens dans le dire ; à 'prendre la peine' ainsi de spécifier *le sens* d'un élément X, l'énonciateur témoigne de la potentialité non pas 'en langue', mais dans ses mots *hic et nunc, en contexte*, d'un sens autre qu'il y 'rencontre', et dont il lui faut activement protéger son dire » (Authier-Revuz, 1995 : p. 730).

*Beaucoup d'entre nous ont déjà choisi de se définir comme tels. [...] Et quand on parle des habitants des quartiers populaires, on se comprend, on ne se rabaisse pas, on ne s'enferme pas : le quartier signifie simplement qu'on a besoin d'un territoire, populaire que c'est notre classe sociale. Pour nous, se dire habitants des quartiers populaires n'est pas un euphémisme visant à éluder la question raciale. C'est bien plutôt un choix tactique qui a le mérite de contourner le piège du manichéisme colonial, de l'assignation raciale et de l'essentialisation » (2023 : 53).*

Ici, l'autonymie ne relève plus de la connotation ou de la modalisation : il s'agit bien d'interroger les signes, de délimiter ce qu'ils *signifient* en contexte, de préciser ce dont *on parle* pour mieux trouver comment *se dire*. Il s'agit bien de repenser l'adéquation du mot à la chose en passant par cet effort de réflexivité qui invite à penser non seulement le discours mais aussi le métadiscours, puisqu'il est question de rejeter l'appréciation *euphémistique* de l'énoncé. L'usage d'une glose de fixation du sens passe ici par l'évocation d'un autre sens possible à rejeter, couplé évidemment à celle d'un sens positif à privilégier, dans une opération réflexive qui vise avant tout à dépouiller l'expression de ses connotations et de son « ressassement stéréotypique » (Authier-Revuz, 1995 : 493) pour en faire une nouvelle autodésignation identitaire.

## **Conclusion**

En refusant la transparence immédiate du langage et la coïncidence évidente du mot à la chose, en exhibant l'hétérogénéité, le discours des manifestes écologistes produit déjà, en soi, une forme de contestation et de déstabilisation. Il prend le risque d'avancer dans l'opacité, refuse l'immédiateté, l'évidence, la neutralité supposée du *ça va de soi* et ce faisant s'éloigne un peu, sans doute, « de la part aliénante de la langue » (Souchier, 2012 : 15). Dans sa contribution au volume collectif *Toi aussi tu as des armes*, Jean-Marie Gleize avance l'idée que « l'opaque est aussi une arme critique poétique et/ou politique » et même « un des outils de l'insurrection quotidienne » (2011 : 44). La stratégie et la singularité discursives des manifestes écologistes, au regard de l'innovation formelle attendue, sont également à chercher ici, dans cette conscience linguistique qui amène une vigilance extrême à l'égard des mots, exhibant et assumant au travers de la

distanciation ou de la remotivation saillante la non-transparence critique. Gloses, guillemets ou italiques viennent troubler le langage, agiter tout ce qui s'est sédimenté au fond des mots et dévoiler ainsi l'existence de ce qui, invisible, se tenait pourtant déjà là. Si deux postures énonciatives et deux orientations discursives se dessinent, selon que l'on privilégiera les guillemets de distanciation ou l'italique d'adhésion, les manifestes et les discours de revendication écologistes témoignent à chaque fois de la nécessité de procéder à un « décrassage » ou à une « décontamination » préalable du langage (Gleize, 2011 : 29-30) en attendant peut-être de véritablement « décoloniser les signes » pour traduire la nature autrement que dans les langues et les cultures occidentales hégémoniques (Guest, 2024). Il tente de retrouver ou de redonner un véritable sens aux mots *communs* qu'une rhétorique du consensus a contribué à vider de toute substance en les martelant et en les dépolitisant. Il s'ingénie à réactiver les sèmes latents de certains mots, à se réappropriier d'autres mots phagocytés par l'autre camp, à renouer avec la portée poétique et politique de vocables qu'un discours dominant a étouffée et enfouie. Bref, à maintenir un « état de veille dans le langage » et à faire en sorte que « le langage soit une veille » (Bailly, 2011 : 22).

## **Bibliographie**

### **Bibliographie critique**

Abastado, C. 1980. « Introduction à l'analyse des manifestes ». *Les Manifestes, Littérature*, n° 39, p. 3-11.

Anis, J. 1988. *L'Écriture, théorie et descriptions*. Bruxelles : De Boeck-Wesmal.

Authier-Revuz, J. 1995. *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*. Limoges : Lambert-Lucas.

Authier-Revuz, J. 1998. « Le guillemet, un signe de "langue écrite" à part entière ». *À qui appartient la ponctuation ?*, Bruxelles : Duculot, « Champs linguistiques », p. 373-388.

Authier-Revuz, J. 2007. « Arrêts sur mots. L'épreuve de la langue dans l'énonciation et l'écriture », *L'écriture et le souci de la langue*, Irène Fenoglio (éd.), Louvain-la-Neuve : Bruylant Academia, p. 113-145.

Authier-Revuz, J. 2020. *La Représentation du Discours Autre. Principes pour une description. Études de linguistique française*, Berlin/Boston : De Gruyter, Collection ILF.

Bailly, J.-C., 2011. « L'action solitaire du poème », « Toi aussi tu as des armes ». *Poésie & politique*, Paris : La Fabrique p. 9-25.

Bakhtine, M. [1929]. 1977, *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris : Minuit.

Bloomfield, C. Ziane, A. 2018. « Introduction ». *Le Manifeste à travers les arts. Devenir d'un genre indiscipliné, Itinéraires*, p. 1-15. [En ligne] : <http://journals.openedition.org/itineraires/4371> [consulté le 15 mai 2025].

Bonnet, V. *et al.* 2019. « Les mots de l'écologie, 25 ans après. Circulation des discours et des notions ». *Les Mots de l'écologie. Mots. Les langages du politique*, n° 119.

Cardonne Arlyck, E. 1980. « L'italique. Signe et figure ». *Romanic Review*, n°71, New-York : Duke University Press.

Compagnon, A. 1979. *La Seconde main. Ou le travail de la citation*. Paris : Seuil.

Filliolet, J. 1980. « Le manifeste comme acte de discours : approches linguistiques ». *Les manifestes, Littérature*, n°39, p. 23-28.

Foucault, M. 1971. *L'Ordre du discours*. Paris : Gallimard, NRF.

Ginzburg, C. 1998. *A distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*. Paris : Gallimard.

Gleize, J.-M. 1980. « Manifestes, préfaces. Sur quelques aspects du prescriptif ». *Les Manifestes, Littérature*, n° 39, p. 12-16.

Gleize, J.-M. 2011. « Opacité critique », *Toi aussi tu as des armes. Poésie & politique*. Paris : La Fabrique éditions. p. 27-44.

Guest, B. 2024. « Vers une extension herméneutique : décoloniser les signes pour traduire la nature ». *Traduction et écologie. Littérature*, n° 216, p. 27-40.

Hamon, Ph. 1996. *L'Ironie littéraire, essai sur les formes de l'écriture oblique*. Paris : Hachette supérieur.

Neveu, F. 2000. « De la syntaxe à l'image textuelle », *La Ponctuation, La Licorne*, Dürrenmatt J. (dir.), Poitiers : MSHS, n°52, p. 201-216.

Petiot, G. 1994. « Les mots de l'écologie ». *Environnement, écologie, verts. Mots. Les langages du politique*, n° 39, p. 69-78.

Souchier, E. 2012. « La mémoire de l'oubli : éloge de l'aliénation. Pour une poétique de l'infra-ordinaire ». Paris : *Communications et langages*, n° 172, p. 3-19.

## **Corpus**

Barrau, A. 2022. *Il faut une révolution politique, poétique et philosophique*. Entretien par Carole Guilbaud, Paris : Zulma, « les Apuléennes ».

Barthélémy, J.-H. 2022. *Manifeste pour une écologie humaine*. Paris : Actes Sud.

Belâïdi, N. *et al.* 2023. *Manifeste du muséum. Justice environnementale*. Paris : Reliefs éditions.

Chamoiseau, P. *et al.* 2009. *Manifeste pour les « produits » de haute nécessité*. Paris : éditions Galaade. Institut du Tout-monde.

Collectif « bifurqueurs » AgroParisTech. 2022. « Appel à désertter ». [En ligne] : <https://www.youtube.com/watch?v=SUOVOC2Kd50> [consulté le 15 mai 2025].

Collectif Coop EELV. 2022. *Manifeste Écolo*. [En ligne] : <https://coop.eelv.fr/manifeste-ecolo/> [consulté le 15 mai 2025].

Collectif Génération.s. 2019. *Manifeste pour une écologie du monde qui vient. Engageons le cycle des « trente vertueuses »*, Paris : Les petits matins.

Collectif Soulèvement de la terre. 2023. *Reprendre, Démanteler, Communiser. Éléments pour une politique terrestre du soulèvement*. Paris : Grevis, coll. « Interventions ».

Falco, L. 2023. *Faire écologie ensemble. La guerre des générations n'aura pas lieu*. Paris : Rue de l'échiquier. Coll. « les incisives ».

Kurt, H., Weber, A. 2021 (2015). *Réensauvagez-vous ! Pour une politique du vivant*, Paris : Le Pommier.

Ouassak, F. 2023. *Pour une écologie pirate. Et nous serons libres*. Paris : La découverte.  
Stenger, I. 2019. *Résister au désastre*. Marseille : Wildproject.



GERFLINT

© Synergies Italie, Revue du GERFLINT, n° 22, Année 2026.

<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb42702496d>

Bibliothèque nationale de France - Juin 2026 -

<https://gerflint.com>

<https://gerflint.com/synergies-italie>

